

MICHAEL
BAIGENT

RICHARD
LEIGH

HENRY
LINCOLN

L'ÉNIGME SACRÉE

L'HISTOIRE DE LA FRANCE ET DE NOTRE
CIVILISATION REMISE EN QUESTION...



Pygmalion 

L'ÉNIGME SACRÉE

Trois écrivains refont la quête du Graal. Non pas comme des chevaliers sur leur palefroi mais en menant une implacable enquête à la recherche de la véritable signification de messages perdus aux quatre coins de l'Antiquité et du Moyen Âge.

Lancés dans leur entreprise, leur érudition, leur perspicacité, l'intelligence et la minutie de leurs investigations vont les inciter à formuler de fascinantes hypothèses, apportant une explication inédite à de nombreux aspects de la face cachée de notre histoire et de la civilisation judéo-chrétienne.

À une époque où tout semble avoir été dit et découvert au point de nous persuader que plus rien ne peut venir déranger le cours tranquille de nos habitudes, cet ouvrage nous persuade qu'il existe encore certaines perspectives historiques insoupçonnées, capables de faire vaciller les certitudes les plus anciennes et de susciter les réactions et les controverses les plus vives...

MICHAEL BAIGENT, RICHARD LEIGH et HENRY LINCOLN, grands reporters et spécialistes des sociétés secrètes, dévoilent la face cachée de la civilisation judéo-chrétienne. Dan Brown, auteur du best-seller international *Da Vinci Code*, s'est inspiré des théories avancées dans cet ouvrage pour développer l'intrigue de ses romans.

Traduit de l'anglais par Brigitte Chabrol.

L'Énigme sacrée

Michael Baigent, Richard Leigh, Henry Lincoln

L'Énigme sacrée

Traduit de l'anglais par Brigitte Chabrol

Pygmalion 

Titre original :
The Holy Blood and the Holy Grail

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Twitter et Instagram.

© 1982, Michael Baigent, Richard Leigh and Henry Lincoln
© 1983, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet pour la traduction française
© 2016, Pygmalion, département de Flammarion pour la présente édition
ISBN : 978-2-7564-2100-1

Le jour du mi-été tranquille
Brule au centre de l'estoile,
Où miroitée la mare dedans
Son cœur doré Nymphaea montre clair.
Nostres dames adorées
Dans l'heure fleurie
Dissoudent les ombres ténébreuses du temps.

Jehan l'Ascuz

TABLE

<i>Remerciements</i>	11
<i>Introduction</i>	13
<i>Cartes</i>	17
<i>Généalogies</i>	31

I

LE MYSTÈRE

1. Le village du mystère	41
2. La grande hérésie des Cathares.....	57
3. Les moines guerriers.....	69
4. Les dossiers secrets	99

II

LA SOCIÉTÉ SECRÈTE

5. Ceux qui agissent dans l'ombre.....	115
6. Les grands maîtres et le flot souterrain.....	137
7. Conspiration à travers les siècles	165
8. La société secrète aujourd'hui.....	201
9. Les rois aux cheveux longs	231
10. La tribu exilée	263

III
LA LIGNÉE

11. Le Saint Graal	273
12. Le Prêtre-Roi qui n'a jamais régné	303
13. Le grand secret de l'Église.....	341
14. La dynastie du Graal.....	365
15. Conclusions et perspectives.....	379
ANNEXES.....	395
<i>Appendice</i>	397
<i>Bibliographie</i>	417
<i>Illustrations</i>	429
<i>Notes et références</i>	431
<i>Crédits photographiques</i>	458

REMERCIEMENTS

Nous remercions tout particulièrement Ann Evans, sans qui ce livre n'aurait pu voir le jour. Nous remercions aussi : Jehan l'Ascuz, Robert Beer, Ean Begg, Dave Bennett, Colin Bloy, Juliet Burke, Henri Buthion, Jean-Luc Chaumeil, Philippe de Chérisey, Jonathan Clowes, Shirley Collins, Chris Cornford, Painton Cowan, Roy Davies, Jean-Pierre Deloux, Liz Flower, Janice Glaholm, John Glover, Liz Greene, Margaret Hill, Renee Hinchley, Judy Holland, Paul Johnstone, Patrick Lichfield, Douglas Lockhart, Guy Lovel, Jane McGillivray, Andrew Maxwell-Hyslop, Pam Morris, Les Olbinson, Bob Roberts, David Rolfe, John Saul, Gérard de Sède, Rosalie Siegel, John Sinclair, Jeanne Thomason, Louis Vazart, Colin Waldeck, Anthony Wall, Andy Whitaker, l'ensemble du personnel de la Salle de Lecture du British Museum ainsi que les habitants de Rennes-le-Château.

INTRODUCTION

C'est en 1969, et par le plus grand des hasards, que sur la route des Cévennes où je me rendais en vacances je fis la découverte d'un petit ouvrage apparemment anodin. N'eût été l'étrange omission que je remarquai au cours de ma lecture, je l'aurais relégué au rang de tous ceux qui, après chaque été, s'accumulent dans un placard, attendant d'être relus.

Un « trésor » avait, semble-t-il, été trouvé aux environs de 1890 par un prêtre de village alors qu'il déchiffrait des parchemins découverts sous les assises de son église. Deux de ces documents étaient reproduits dans le livre, mais je n'y rencontrai aucune trace des « messages secrets » qu'ils étaient censés contenir. Avaient-ils de nouveau été perdus ? Pourtant, une étude rapide des documents m'autorisait à dire qu'un des messages cachés au moins avait certainement été décelé par l'auteur ; leur ayant accordé toute l'attention voulue lors de ses travaux, il n'avait pu manquer d'y faire la même découverte que moi. Pourquoi, dans ces conditions, n'avoir pas livré au public une révélation dont il se montre toujours friand ?

Au cours des mois suivants, l'étrangeté de cette omission et la perspective d'éventuelles surprises me ramenèrent plus d'une fois à la brochure. Je me trouvais confronté à un véritable puzzle auquel venait s'ajouter l'incompréhensible silence de l'auteur. Que de mystères, que de messages avaient été enterrés à Rennes-le-Château avec ces parchemins ! Ne méritaient-ils pas mieux que ces quelques instants de curiosité volés çà et là, au hasard de mes obligations d'écrivain pour la télévision ?

C'est ainsi qu'à la fin de l'automne 1970 je présentai l'anecdote comme un possible sujet de documentaire à Paul Johnstone, producteur à la BBC de la série historique et archéologique « Chroniques ». Il accepta sans hésiter et je me rendis aussitôt à Paris pour élaborer en compagnie de l'auteur du livre français un projet de court métrage.

Je le rencontrai pendant la semaine de Noël 1970, et sans perdre une seconde lui posai la question qui me brûlait les lèvres depuis plus d'un an : « Pourquoi n'avez-vous pas publié le message dissimulé dans les parchemins ? » Sa réponse me stupéfia : « Quel message ? » me demanda-t-il.

Il était inconcevable que ce message élémentaire lui eût échappé. À quel jeu jouait-il, et pourquoi ? Brusquement, je n'eus plus envie de lui révéler ce que j'avais découvert de mon côté. Une joute verbale s'ensuivit, des plus elliptiques, au terme de laquelle apparut cependant de manière tout à fait évidente que nous avions bel et bien tous deux connaissance du message. « Pourquoi ne pas l'avoir publié ? » demandai-je de nouveau. La réponse vint, délibérée : « Parce que nous avons pensé qu'il serait intéressant, pour quelqu'un comme vous, par exemple, de le découvrir tout seul. »

À ces mots, aussi énigmatiques que les mystérieux documents du prêtre, j'acquis immédiatement la conviction que le secret de Rennes-le-Château était beaucoup plus qu'une simple histoire de trésor perdu.

Au printemps 1971, nous commençâmes donc, mon directeur Andrew Maxwell-Hyslop et moi-même, à préparer un court métrage d'une vingtaine de minutes ; c'est alors que l'auteur français se mit à nous envoyer de nouvelles informations.

D'abord, le texte entier d'un message codé, qui parlait des peintres Poussin et Teniers. Fascinant ! Le code semblait horriblement compliqué, et nous apprîmes qu'il avait été décrypté par les services spéciaux de l'armée française à l'aide d'ordinateurs. Pourtant, plus j'étudiais ce code, plus cette hypothèse me semblait improbable, pour ne pas dire suspecte : impression que confirmèrent les experts de l'Intelligence Service après consultation, un ordinateur ne pouvant en aucun cas, selon eux, traiter ce code secret. Celui-ci devenait donc indéchiffrable ; mais quelqu'un, quelque part, devait en posséder la clé.

INTRODUCTION

À cet instant arriva de France la seconde bombe. Une tombe identique à celle qui figure dans la célèbre peinture de Poussin *Les Bergers d'Arcadie* avait été découverte ; nous en recevions les détails dès que possible. Quelques jours plus tard en effet nous étions en possession des photographies, convaincus cette fois que notre petit documentaire sur un mystère local insignifiant était en train de prendre des dimensions inattendues. Paul Johnstone décida donc de le remplacer par un long métrage destiné à la série « Chroniques », qui ne sortirait qu'au printemps suivant, nous donnant tout le temps de nous pencher sur l'affaire.

Le Trésor perdu de Jérusalem ? fut présenté au public en février 1972, et les vives réactions qu'il suscita nous démontrèrent à quel point les imaginations avaient été frappées. Mais elles en demandaient plus, beaucoup plus, et il allait falloir les contenter.

En 1974, nous étions en mesure de présenter un second film, *Le Prêtre, le Peintre et le Démon*, et une fois encore le public s'enthousiasma. Mais notre démarche était devenue si complexe, si loin s'étendaient ses ramifications que, de toute évidence, elle allait très vite excéder les possibilités d'une seule personne. Pour une investigation unique, pour une voie choisie, que d'informations négligées ou abandonnées ! C'était toute une équipe qu'il nous fallait. Fort heureusement, au cours de l'année 1975, le hasard, qui une fois déjà avait si bien fait les choses, m'autorisa à penser que le travail accompli ne serait pas inutile, et que nous pourrions le poursuivre.

Je rencontrai en effet Richard Leigh à l'université d'été. Roman-cier, nouvelliste, spécialiste des littératures comparées et possédant une connaissance profonde de l'histoire, de la philosophie, de la psychologie et de l'ésotérisme, il avait aussi enseigné dans des universités canadiennes, anglaises et américaines.

Comme, au cours de nos passionnantes discussions, je lui parlais des Templiers qui tenaient une place capitale dans l'histoire de Rennes-le-Château, Richard Leigh me confia qu'il s'intéressait aussi à cet ordre médiéval, et avait entrepris à son sujet des recherches importantes. Je lui fis part alors des anomalies découvertes au cours de mes travaux et il n'hésita pas à m'éclairer de toute sa science, mais pour le reste s'étonna comme moi. Enfin, conquis par mon projet, il me proposa son aide concernant les Templiers et me présenta à Michael Baigent qui venait de quitter une brillante carrière

L'ÉNIGME SACRÉE

de journaliste pour se consacrer lui aussi entièrement à des recherches sur l'ordre du Temple et à un film qu'il projetait sur le sujet.

Pouvais-je espérer meilleurs collaborateurs, plus compétents, plus enthousiastes, ou imaginer plus enivrante sensation de renouveau et de dynamisme que celle qu'ils apportèrent avec eux ?

Le premier résultat tangible de notre collaboration allait s'appeler *L'Ombre des Templiers* ; c'était un troisième film sur Rennes-le-Château, produit par Roy Davies en 1979.

L'enquête nous avait menés jusqu'aux bases mêmes sur lesquelles reposait tout le mystère de Rennes-le-Château, et pourtant ce n'était qu'un tout petit début. Au-delà, derrière les apparences, existait quelque chose de beaucoup plus surprenant, de beaucoup plus significatif, dépassant de loin tout ce que nous avons pu imaginer lorsque nous avons commencé nos recherches sur le plaisant petit mystère soulevé en France par le curé d'un humble village de montagne.

En 1972, j'avais terminé mon premier film sur ces mots : « Quelque chose de très extraordinaire va être révélé... et il le sera dans un avenir proche. »

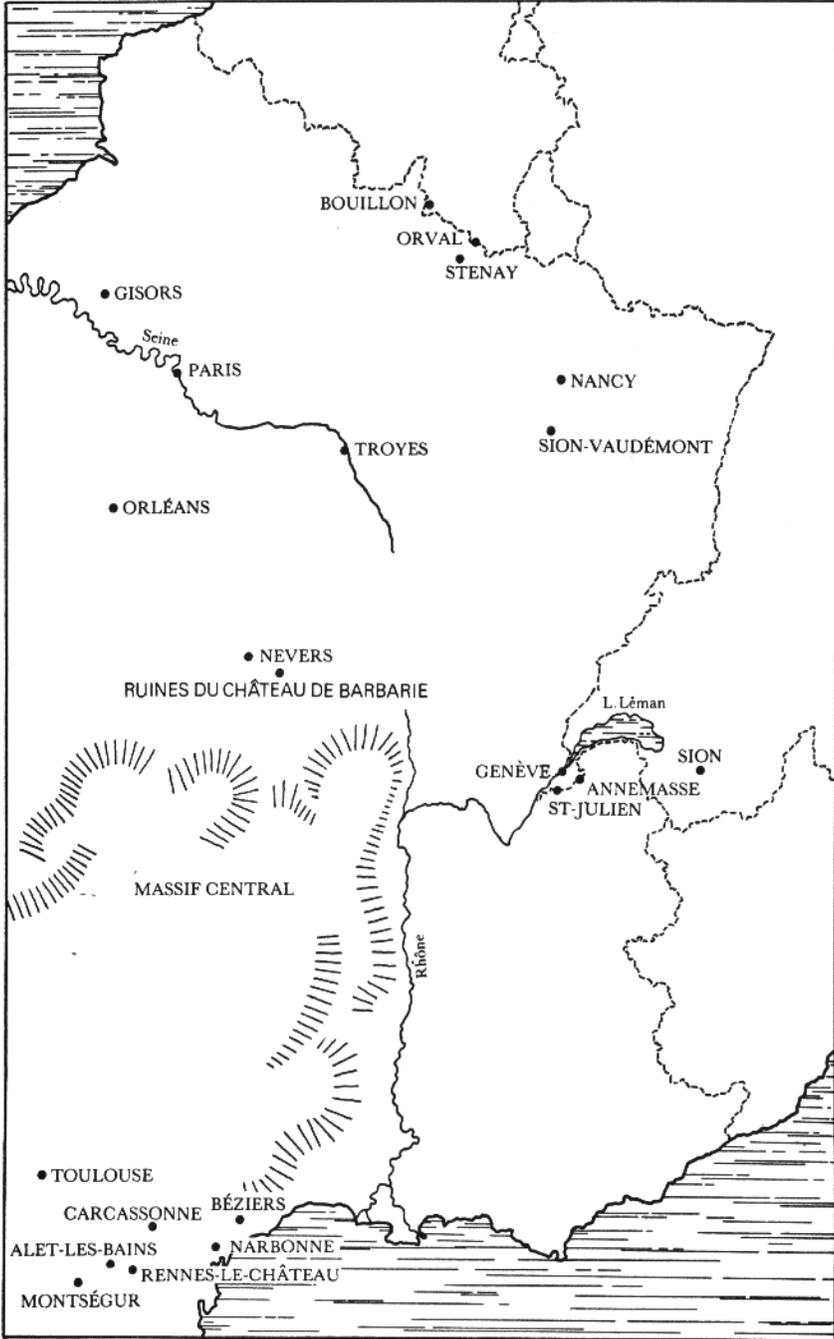
Aujourd'hui cet ouvrage explicite ce « quelque chose ». Il raconte aussi l'histoire d'une fascinante découverte.

H. L.

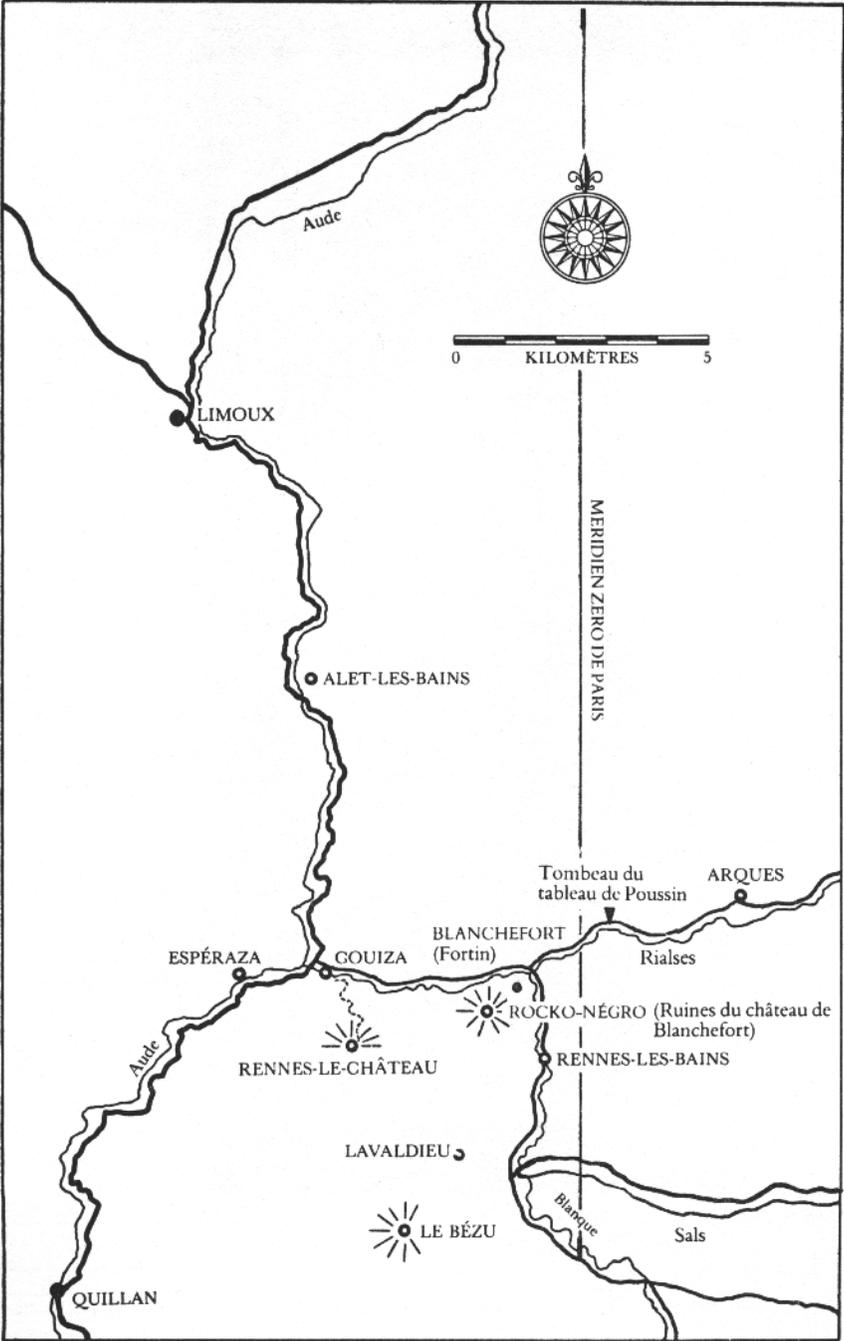
17 janvier 1981

CARTES

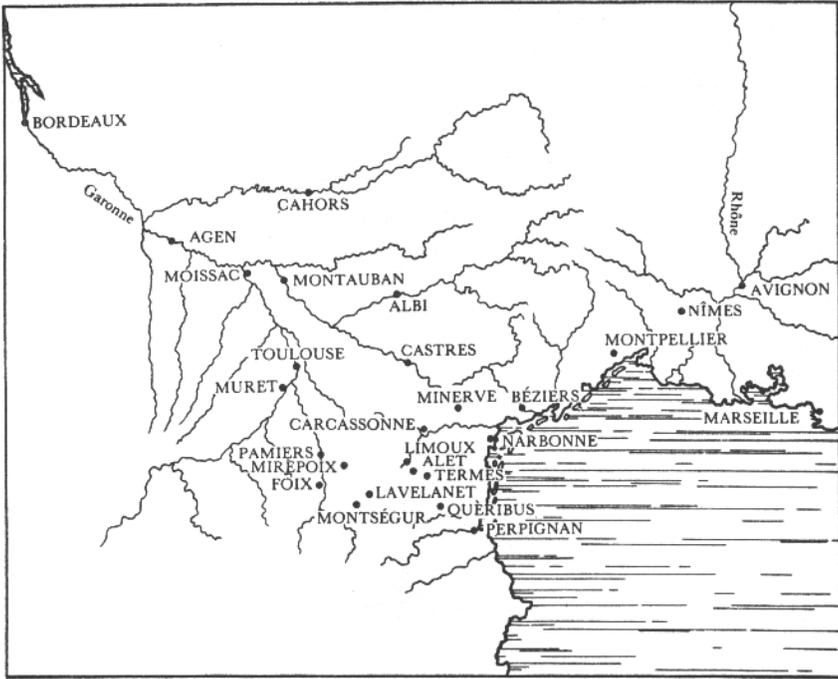
1. Les principaux lieux de notre investigation en France



2. Rennes-le-Château et ses environs



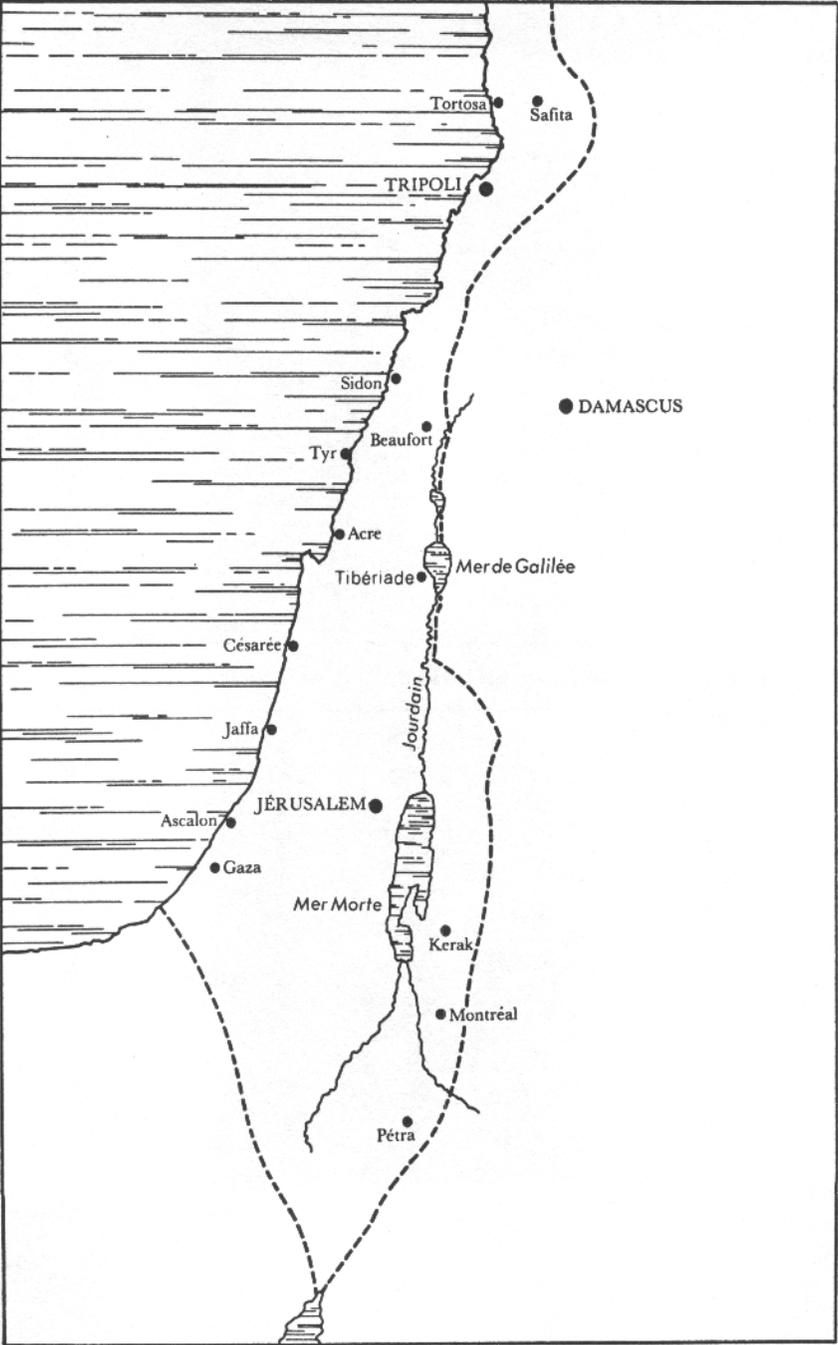
3. Le Languedoc des Cathares



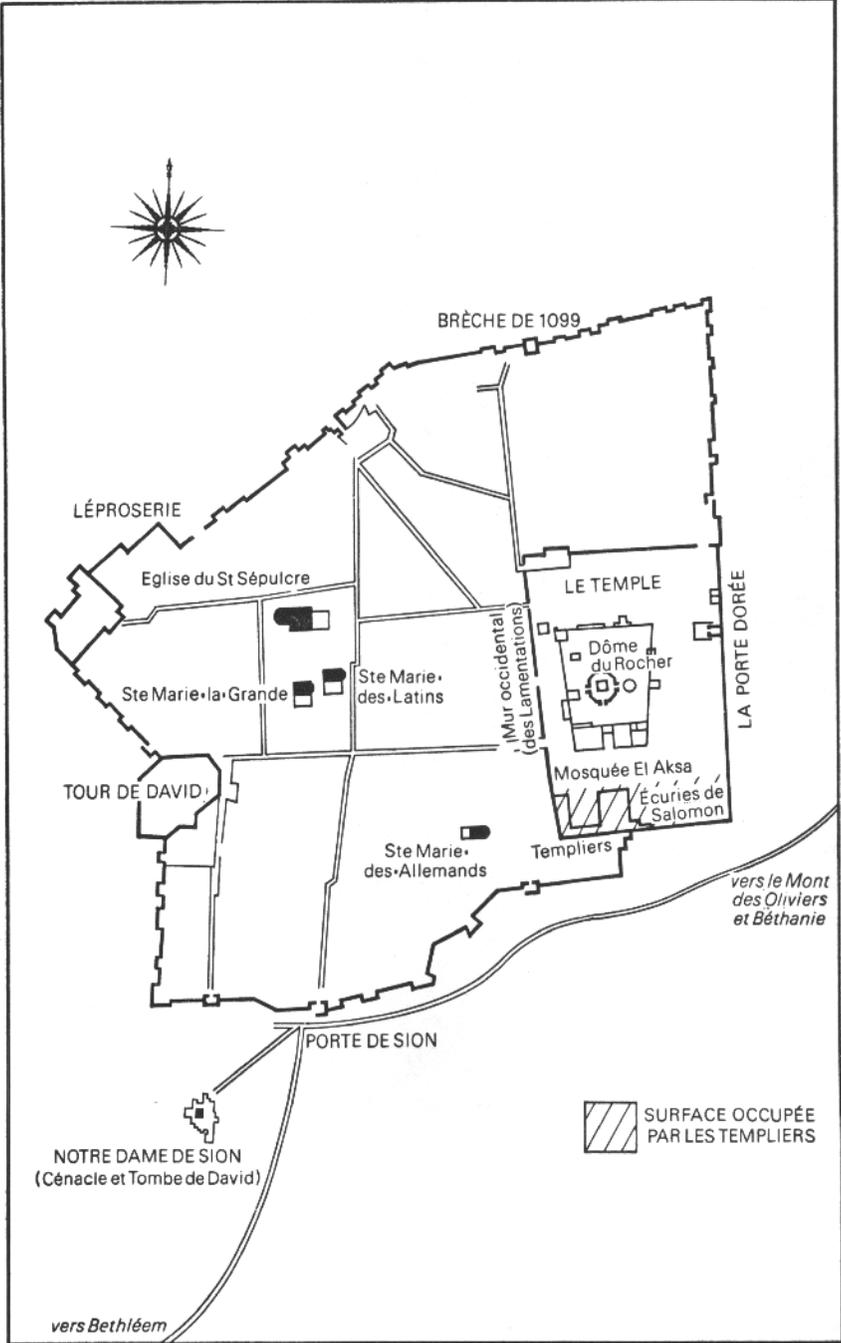
4. Le duché de Lorraine au milieu du XVI^e siècle



5. Principales villes et châteaux de la Terre sainte au milieu du XII^e siècle



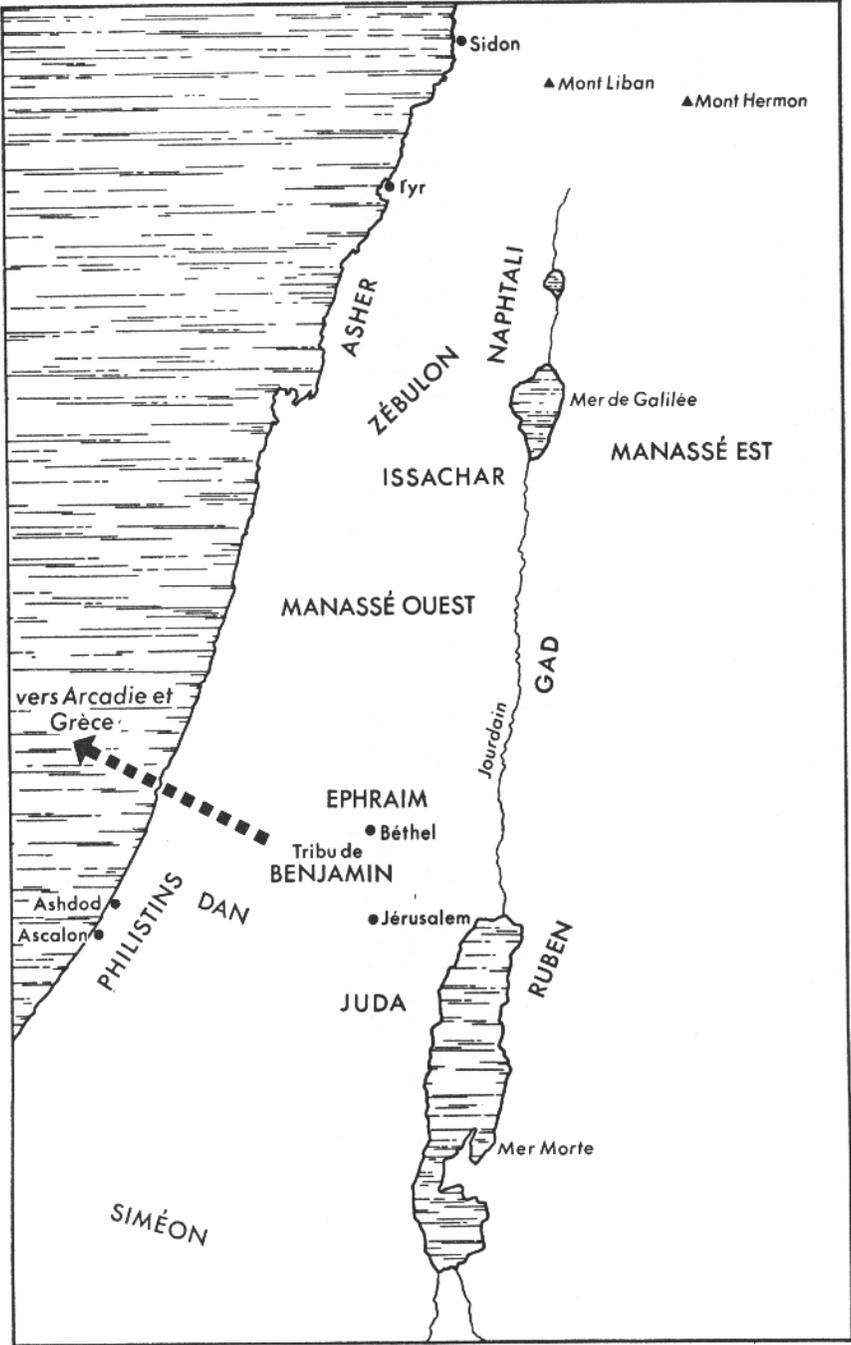
6. Jérusalem : le Temple et le mont Sion au milieu du XII^e siècle



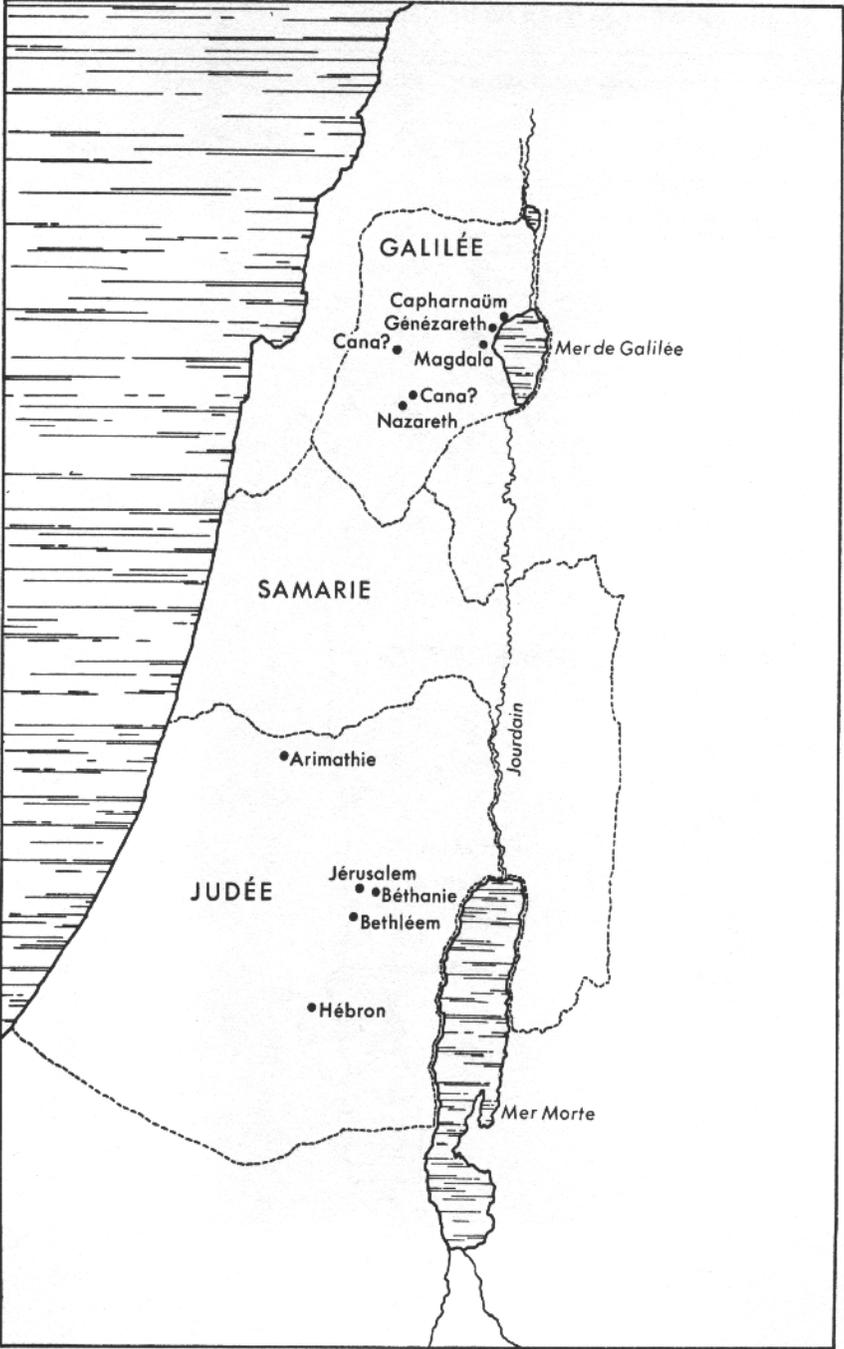
7. Les royaumes mérovingiens



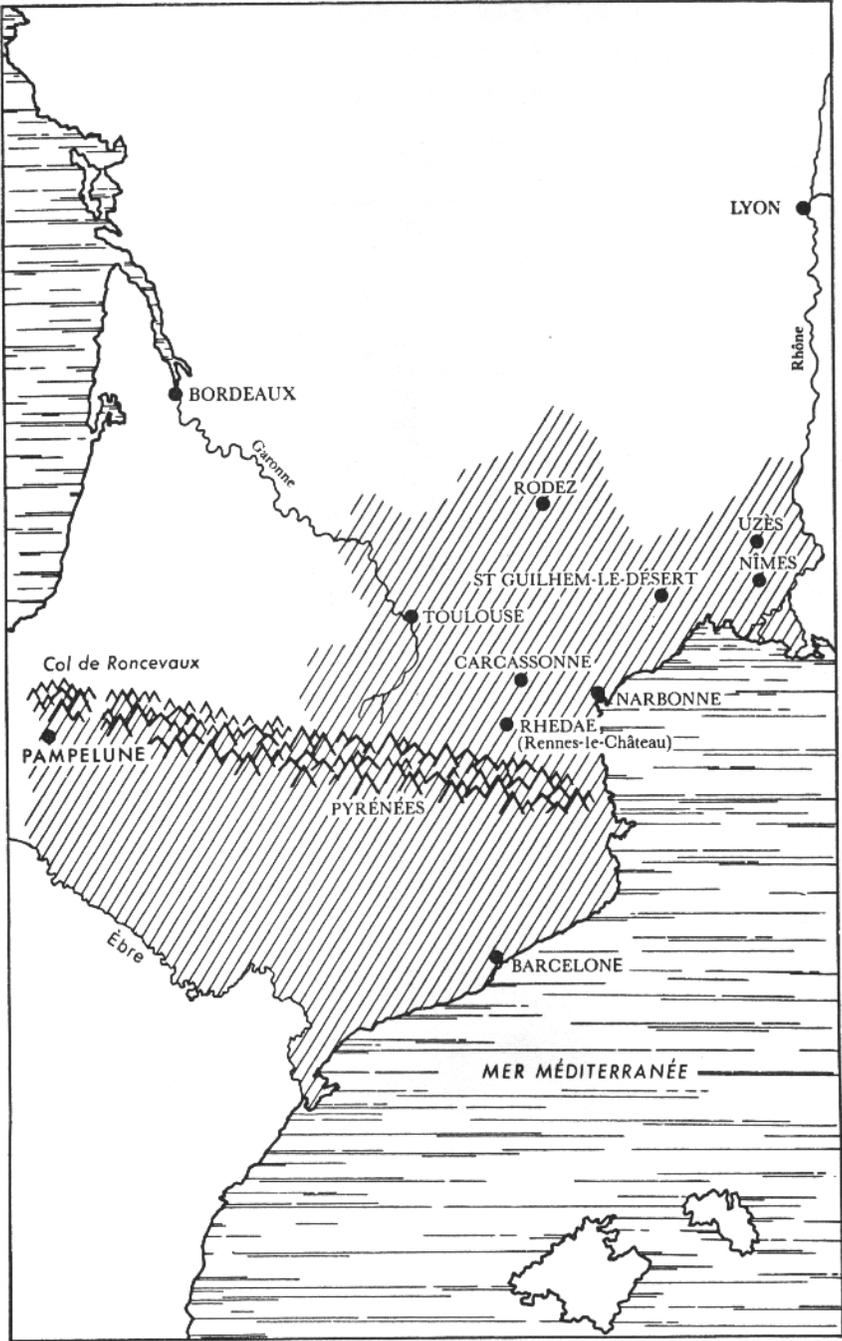
8. La Judée et le chemin de l'exil, le seul possible, emprunté par la tribu de Benjamin



9. La Palestine au temps de Jésus



10. Zone d'implantation juive en France (Septimanie) et au nord-est de l'Espagne au début du VIII^e siècle





0 10 20 km.
 Echelle
 - - - - - Limite du Pays du Razès
 - - - - - Limite des Comtés
 Les noms soulignés indiquent les monastères.

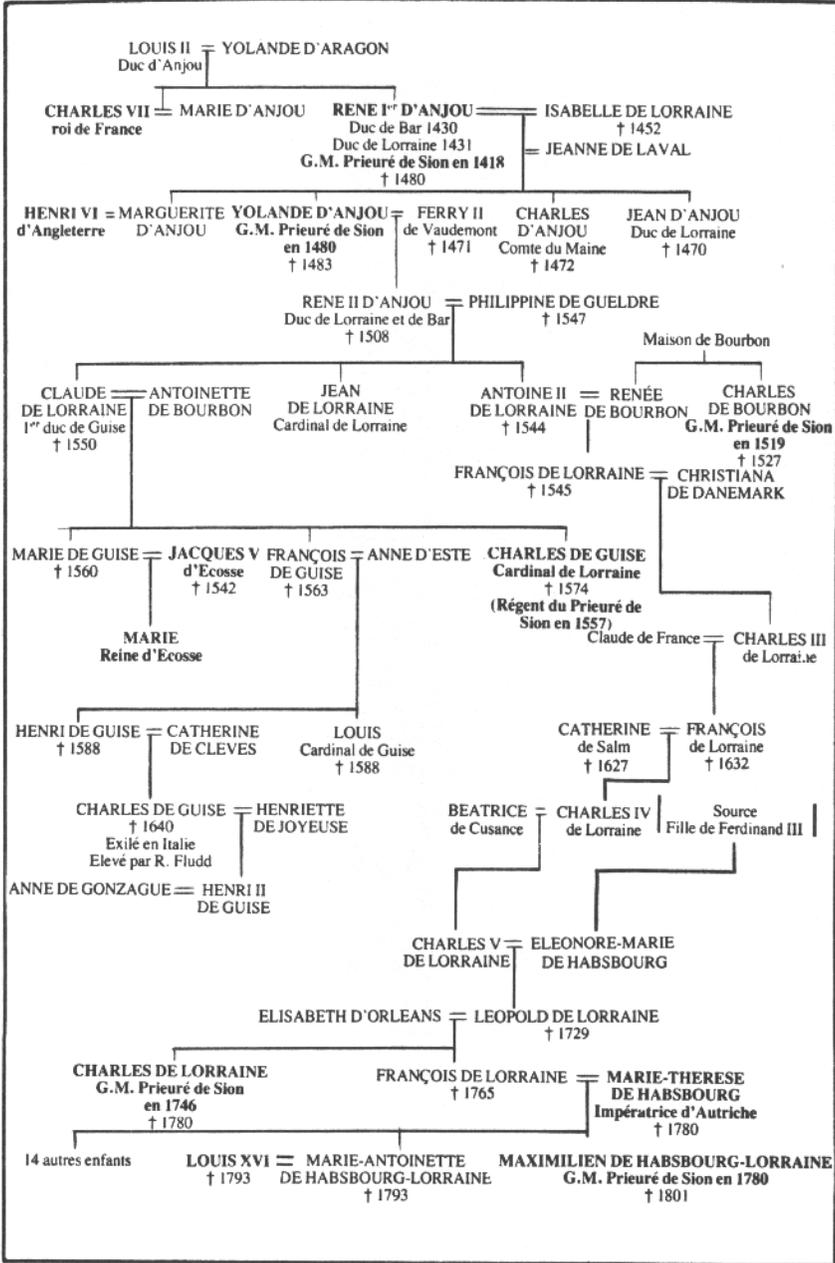
11. Le Razès

Aux VIII^e et IX^e siècles la Septimanie devient le Razès divisé en trois comtés : Narbonne, Carcassonne et Rennes. Le comté de Rhedae ou Rennes portait aussi le nom de « Razès wisigoth ». Ultérieurement, le Razès formera l'Occitanie, puis la province du Languedoc.

GÉNÉALOGIES

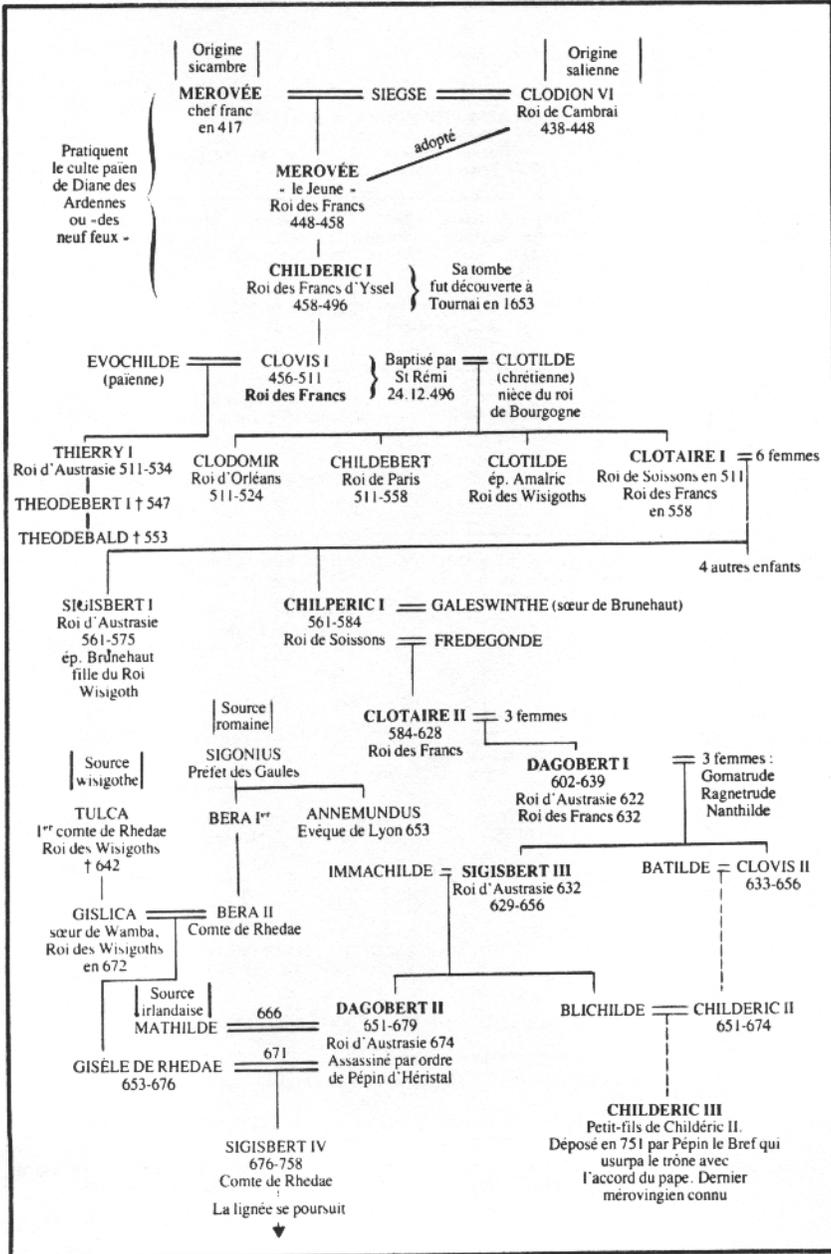
1. Les ducs de Guise et de Lorraine

Extrait de l'ouvrage de Philippe Toscan du Plantier.



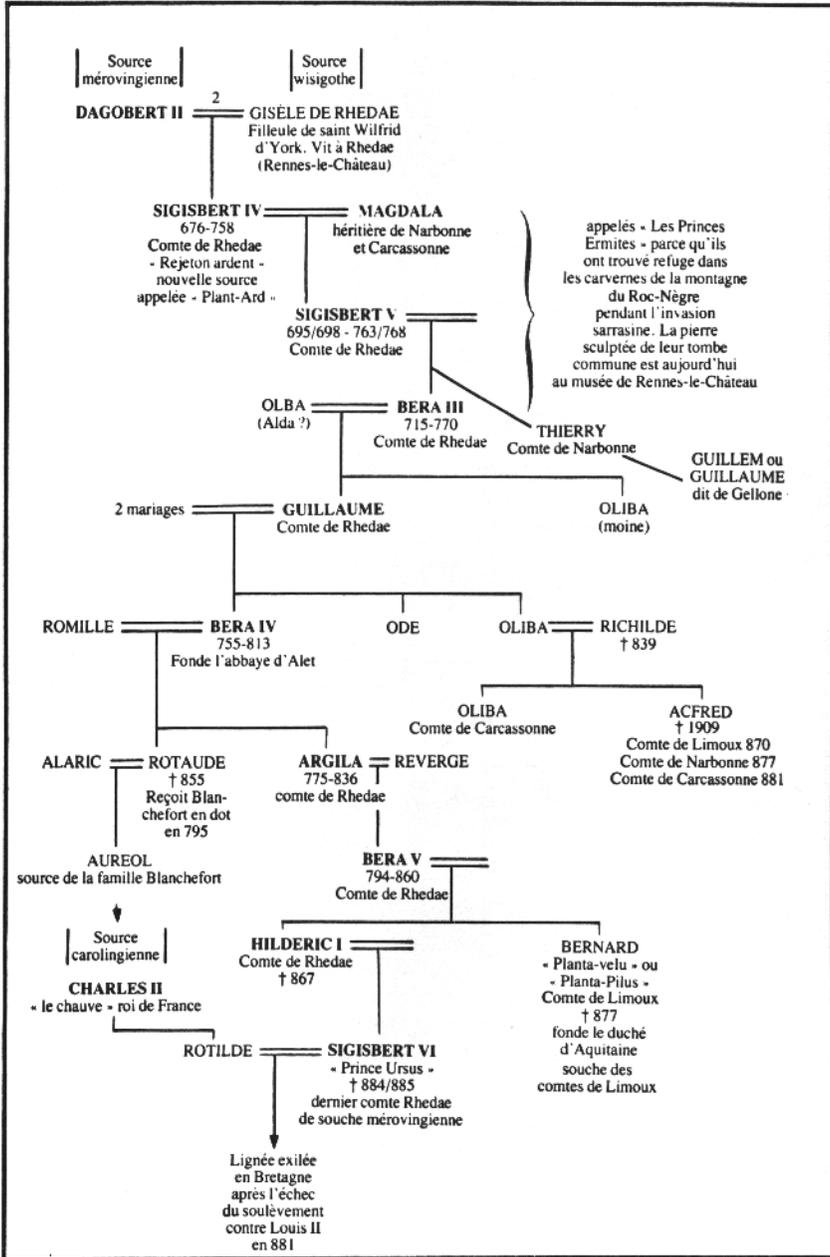
2. La dynastie mérovingienne : les rois

Extrait de l'ouvrage d'Henri Lobineau (Henri de Lénoncourt).



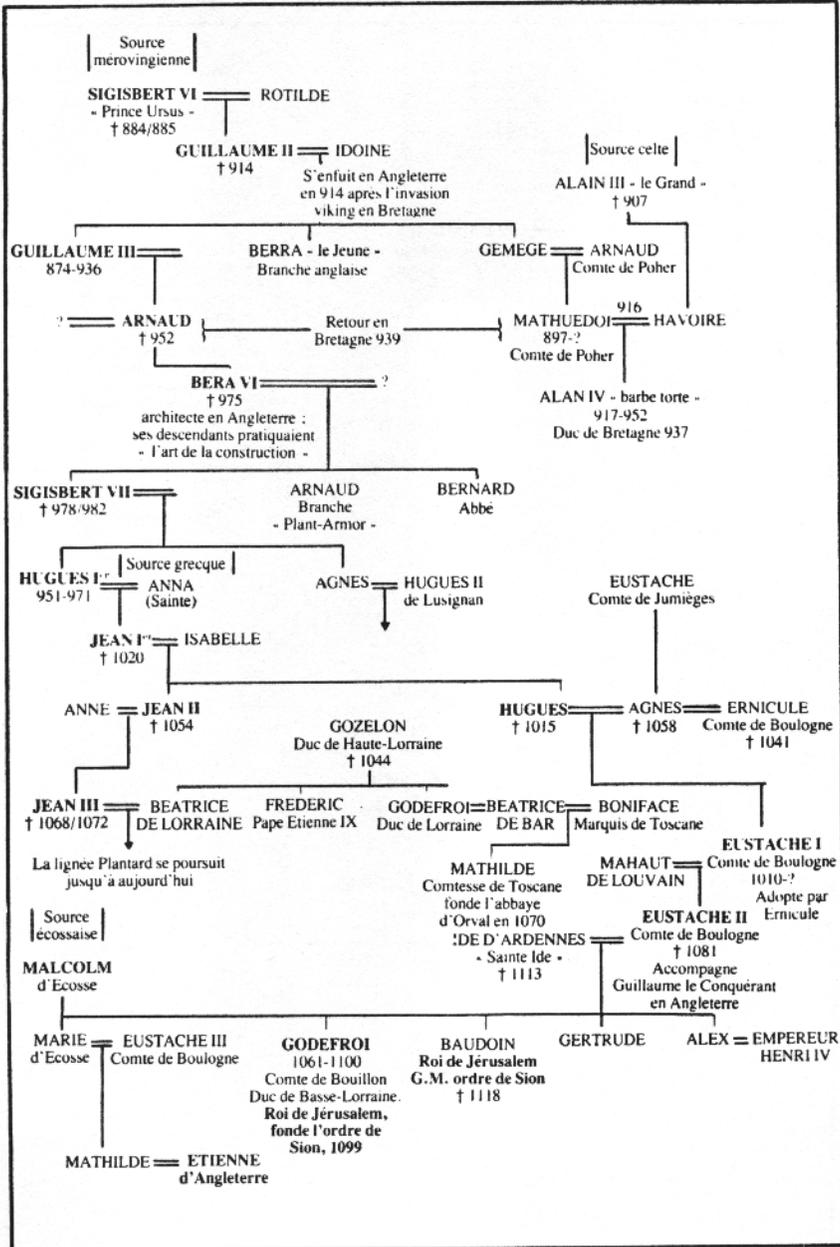
3. La dynastie mérovingienne : les comtes de Rhedae

Extrait de l'ouvrage de Philippe Toscan du Plantier d'après les travaux de H. Lobineau, l'abbé Pichon et du Dr Hervé.



4. La dynastie mérovingienne : les rois perdus

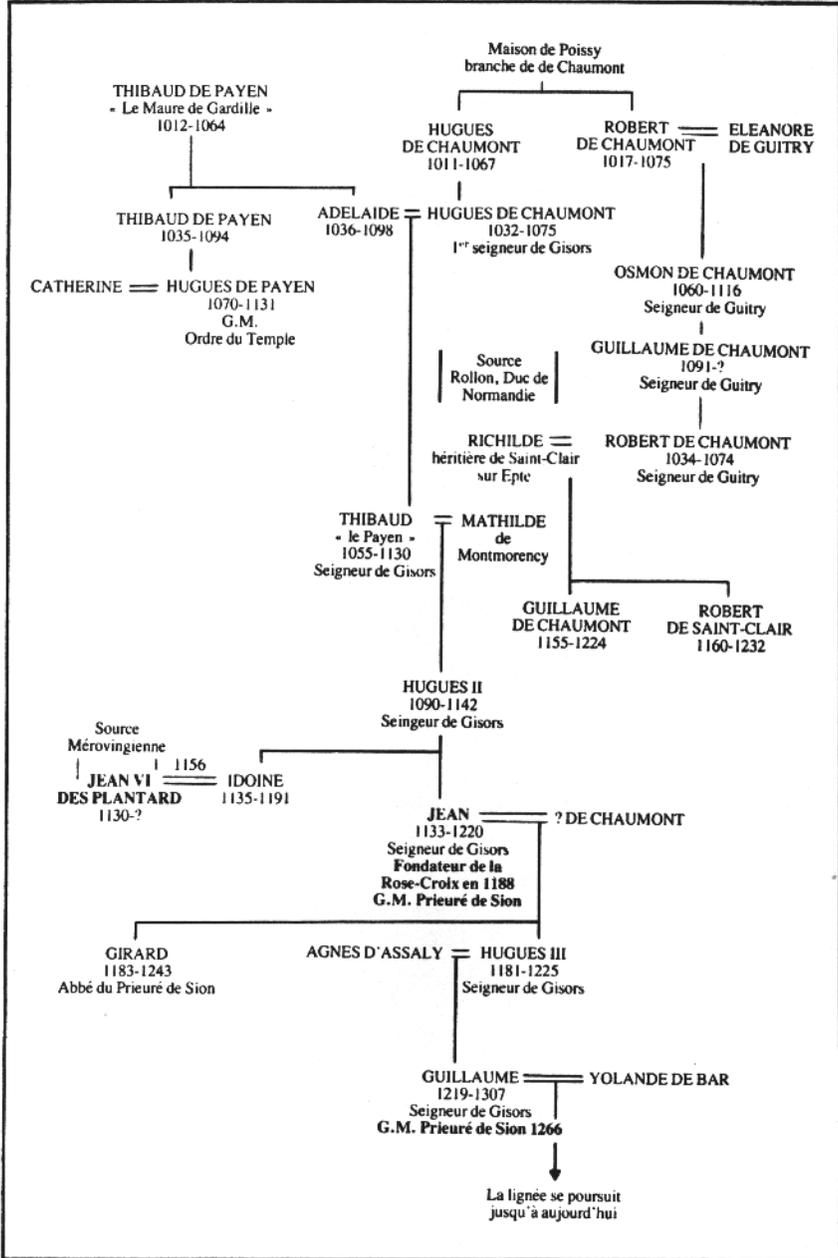
Extrait de l'œuvre d'Henri Lobineau (Henri de Lénoncourt).



GÉNÉALOGIES

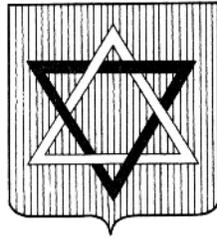
5. Les familles de Gisors, Payen et Saint-Clair

Extrait de l'œuvre d'Henri Lobineau (Henri de Lénoucourt).



I

LE MYSTÈRE



Le village du mystère

Nous ne savions précisément, au début de notre recherche, ni en quoi elle consisterait réellement ni dans quelle direction l'orienter. Sans théorie, sans hypothèse, sans rien à démontrer, nous désirions simplement résoudre une curieuse petite énigme de la fin du XIX^e siècle. Aucune conclusion n'était prévisible et c'est petit à petit, comme d'elles-mêmes, qu'elles s'imposèrent une à une à notre curiosité.

Nous pensions tout d'abord avoir affaire à un mystère d'ordre strictement local, intrigant certes, mais réduit aux limites d'un modeste village du sud de la France, son intérêt restant des plus académiques, malgré des implications historiques certaines. Peut-être notre investigation aiderait-elle, tout au plus, à éclairer certains aspects de l'histoire d'Occident... Nous étions en tout cas bien loin de penser alors qu'elle nous obligerait à la reconsidérer entièrement, plus encore, que nos découvertes auraient des répercussions, pour le moins explosives, jusque dans notre monde d'aujourd'hui.

Bref, notre quête débuta sur une énigme toute simple, apparemment à peine différente des nombreuses histoires de trésor et autres « mystères inexpliqués » dont abondent les anciens folklores de toute région rurale. Une version en avait paru en France, soulevant un immense intérêt, mais elle n'avait pas eu de suite et présentait d'ailleurs, comme nous devons l'apprendre ultérieurement, beaucoup d'erreurs.

Voici donc l'histoire telle qu'elle fut publiée dans les années 1960, et telle que nous en avons, à notre tour, pris connaissance¹.

Rennes-le-Château et Bérenger Saunière

Le 1^{er} juin 1885, la petite paroisse de Rennes-le-Château reçoit un nouveau prêtre. Bérenger Saunière a trente-trois ans². Il est beau, robuste, énergique, très intelligent. Au séminaire, peu de temps auparavant, il a donné l'impression d'être destiné à une brillante carrière, beaucoup plus brillante que celle qui l'attend dans ce village perdu au pied des Pyrénées orientales. A-t-il mécontenté ses supérieurs ? On l'ignore, mais il doit renoncer à toute idée d'avancement, et c'est probablement pour se débarrasser de lui qu'on l'envoie à Rennes-le-Château.

Deux cents âmes seulement y vivent alors. C'est un petit hameau perché en haut d'une colline, à une quarantaine de kilomètres de Carcassonne. Pour n'importe qui d'autre, ce coin perdu, éloigné de toute civilisation et de toute forme de vie indispensable à un esprit curieux, serait synonyme d'exil, et c'est assurément un coup sévère porté à l'ambition de Saunière. Mais, natif de la région, né et élevé à quelques kilomètres au village de Montazels, il sait trouver des compensations à sa nouvelle situation et se sent vite chez lui dans le paysage familier de Rennes-le-Château.

Entre 1885 et 1891, le revenu du prêtre est quelque peu supérieur à une soixantaine de francs annuels. Sans être l'opulence, c'est mieux que le traitement habituel d'un curé de campagne français à la fin du XIX^e siècle. Ajoutée aux dons en nature de ses paroissiens, cette somme suffit à peu près aux besoins de la vie quotidienne, à condition bien sûr de ne pas faire d'extravagance.

C'est le cas de Bérenger Saunière qui passe ainsi six années sereines. Il chasse et pêche dans les montagnes et les torrents de son enfance, lit, se perfectionne en latin, apprend le grec, essaie l'hébreu. Il a une servante, jeune paysanne de dix-huit ans du nom de Marie Denarnaud, qui restera jusqu'à la fin sa compagne et sa confidente. Il se rend aussi fréquemment chez son ami l'abbé Henri Boudet, curé du village voisin de Rennes-les-Bains ; ensemble ils se plongent dans les mystérieux et turbulents méandres de l'histoire de leur région, partout présente autour d'eux.

À quelques kilomètres au sud-est de Rennes-le-Château, au sommet de la colline de Bézu, se trouvent les ruines d'une forteresse médiévale, ancienne commanderie des Templiers. Dans une autre

direction, peu éloignés et juchés aussi sur une éminence, les restes de la demeure ancestrale de Bertrand de Blanchefort, quatrième grand maître de l'ordre du Temple au milieu du XII^e siècle. Rennes-le-Château est sur la route des anciens pèlerinages reliant le nord de l'Europe à Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, et sa région entière regorge de légendes et d'échos d'un passé aussi riche que dramatique et sanguinaire.

C'est à cette époque que Saunière songe à restaurer l'église du village ; construite vers le VIII^e ou IX^e siècle, elle s'élève sur les fondations d'une très ancienne construction wisigothe, et se trouve en cette fin du XIX^e siècle dans un état de délabrement presque désespéré.

En 1891, encouragé par son ami Boudet, Saunière emprunte un peu d'argent à ses paroissiens et entreprend une très modeste restauration. Au cours de ses travaux, il doit déplacer la pierre d'autel qui repose sur deux colonnes d'époque wisigothe ; l'une d'elles est creuse et le prêtre y découvre, à l'intérieur de tubes de bois scellés, quatre parchemins. Trois actes comportent des généalogies, l'un daté de 1243 qui porte le sceau de Blanche de Castille, le second de l'an 1608 de François Pierre d'Hautpoul, le troisième de Henri d'Hautpoul du 24 avril 1695. Le quatrième acte recto/verso provient du chanoine Jean Paul de Negre de Fondargent et daterait de 1753.

Il semble que ces actes furent cachés aux environs de 1790 par un prédécesseur de Saunière dans la paroisse de Rennes-le-Château, l'abbé Antoine Bigou.

L'abbé Bigou a aussi été le chapelain privé de la famille Blanchefort qui, à la veille de la Révolution, figurait encore parmi les plus gros propriétaires terriens locaux.

Ce dernier parchemin est apparemment constitué de textes latins extraits du Nouveau Testament. Mais sur le recto les mots sont disposés de façon incohérente, sans espace libre, et des lettres superflues y ont été insérées ; quant au verso, il présente des lignes tronquées dans le plus grand désordre tandis que certaines lettres ont été placées au-dessus des autres. Il s'agit manifestement là d'une suite de codes secrets dont certains sont complexes, impossibles à déchiffrer si l'on n'est pas en possession de la clé. C'est leur interprétation qui figurera plus tard dans les ouvrages consacrés à

Rennes-le-Château et dans les deux films réalisés pour la BBC ; elle se présentera ainsi :

BERGÈRE PAS DE TENTATION QUE POUSSIN TENIERS
GARDENT LA CLEF PAX DCLXXXI PAR LA CROIX ET CE
CHEVAL DE DIEU J'ACHÈVE CE DAEMON DE GARDIEN À
MIDI POMMES BLEUES

Si ce langage est d'une obscurité décourageante, d'autres le seront moins, notamment dans le second parchemin où, dans la suite des lettres placées au-dessus des autres, apparaîtra le message suivant :

À DAGOBERT II ROI ET À SION EST CE TRÉSOR ET IL
EST LA MORT

On ignore tout des réactions de Saunière devant ces signes mystérieux, il y a de cela maintenant près de cent ans ; si ce n'est que, conscient d'avoir découvert quelque chose d'important et avec le consentement du maire du village, il porte les documents à l'évêque de Carcassonne. Là encore on ne sait rien des réflexions de l'éminent homme d'Église à la vue des parchemins, mais il envoie aussitôt le prêtre à Paris, à ses frais, avec mission de les confier à certaines hautes autorités ecclésiastiques. Parmi celles-ci figurent l'abbé Bieil, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, et son cousin Émile Hoffet qui se prépare à la prêtrise. Il n'a que vingt ans, mais possède déjà une solide réputation d'érudit en linguistique, cryptographie et paléographie ; par ailleurs, et malgré sa vocation pastorale, nul n'ignore son penchant pour la pensée ésotérique, ni les relations étroites qu'il entretient avec plusieurs sociétés secrètes et les sectes adeptes des sciences occultes, alors nombreuses à Paris. Il est ainsi introduit dans un cercle culturel qui compte parmi ses membres Stéphane Mallarmé, Maurice Maeterlinck, Claude Debussy et la célèbre cantatrice Emma Calvé, haute prêtresse de ce milieu plus ou moins clandestin de la capitale.

Saunière passe donc trois semaines à Paris. Si l'on ignore les propos suscités par les documents, on sait néanmoins que le prêtre de campagne est accueilli à bras ouverts par le petit cercle d'Émile Hoffet ; les bavardages laissent même entendre qu'il devient vite l'amant d'Emma Calvé, et que celle-ci en tombe complètement « entichée ». Il est vrai qu'au cours des années suivantes elle lui rendra régulièrement visite à Rennes-le-Château et que récemment

encore on pouvait voir, gravées dans les rochers de la montagne, leurs initiales entrelacées sur fond de cœur.

Au cours de son séjour à Paris, Saunière se rend au Louvre. Ces visites ont-elles quelque rapport avec les trois peintures dont il cherche alors les reproductions ? Il s'agit, croit-on, d'un portrait anonyme du pape Célestin V qui régna brièvement à la fin du XIII^e siècle, d'une œuvre de David Tenierspère ou fils³ et du célèbre tableau de Nicolas Poussin, *Les Bergers d'Arcadie*.

Dès son retour à Rennes-le-Château Saunière reprend ses travaux de restauration. Bientôt il exhume une curieuse dalle sculptée, du VII^e ou du VIII^e siècle, ayant probablement dissimulé une ancienne crypte. Mais d'autres faits sont plus singuliers encore : dans le cimetière, par exemple, se trouve la sépulture de Marie, marquise d'Hautpoul de Blanchefort, marquée d'une pierre tombale placée là un siècle auparavant par l'ancien curé Antoine Bigou. Or l'inscription, qui présente des erreurs délibérées d'orthographe et de présentation, est l'anagramme exacte du message de l'un des deux vieux parchemins apparemment composés par le prêtre ; si en effet on change les lettres de place, on retrouve la mystérieuse allusion à Poussin et à Teniers.

Ignorant que les inscriptions figurant sur la tombe de la marquise de Blanchefort ont déjà été recopiées ailleurs, Saunière les fait disparaître, et cette profanation n'est pas le seul point étrange de son comportement. Dès lors, accompagné de sa fidèle servante, il arpente à pied la campagne environnante, à la recherche de pierres qui semblent présenter aussi peu de valeur que d'intérêt. Il se lance dans une correspondance effrénée avec l'Europe entière et des destinataires tous parfaitement inconnus, qui lui donnent l'occasion de rassembler une importante collection de timbres, les plus médiocres qui soient. Puis il entame avec diverses banques des négociations peu claires ; l'une d'entre elles va même jusqu'à envoyer de Paris un représentant qui fait tout le voyage de Rennes-le-Château dans l'unique but de se pencher sur les affaires de l'abbé Saunière.

En seuls frais de timbres-poste, Saunière engage déjà des sommes appréciables, dépassant de beaucoup ses modestes possibilités. Mais, à partir de 1896, il se lance dans des dépenses inexplicables et sans précédent qui, à sa mort en 1917, se monteront à plusieurs millions.

Une partie d'entre elles sont consacrées à de louables travaux destinés à améliorer la vie du village, une route, des adductions d'eau. D'autres sont plus discutables, comme celles qui servent à l'érection de la tour Magdala sur l'à-pic de la montagne, ou à la construction d'une énorme bâtisse, la villa Bethania, que Saunière n'aura jamais l'occasion d'habiter. Quant à l'église, elle connaît une nouvelle décoration, mais des plus bizarres.

Une inscription latine est gravée sur le linteau du porche, où l'on peut lire :

TERRIBILIS EST LOCUS ISTE
(CE LIEU EST TERRIBLE)

Immédiatement à l'entrée s'élève une statue hideuse, grossière représentation d'Asmodée, gardien des secrets et des trésors cachés, et bâtisseur, au dire d'une légende judaïque, du Temple de Salomon. Sur les murs de l'église un chemin de croix, vulgaire et agressif, chaque station se caractérisant par un détail choquant, rajouté et erroné, mais toujours plus ou moins éloigné des récits des Écritures reconnus par l'Église. Ainsi, sur la huitième peinture figure un enfant enveloppé d'un plaid écossais et, sur la quatorzième, le corps de Jésus porté dans la tombe sur fond de ciel nocturne sombre, éclairé par la pleine lune, comme si Saunière avait voulu suggérer quelque chose. Mais quoi ? Que cette mise au tombeau a eu lieu après la tombée du jour, plusieurs heures après celle indiquée par la Bible ? Ou bien que le corps est non pas déposé dans la tombe, mais qu'on est en train de l'en sortir ?

Non content de cette curieuse décoration, Saunière continue ses dépenses extravagantes, collectionnant les chaises les plus rares, les tissus les plus précieux, les marbres antiques. Il crée une orangerie et un jardin zoologique, rassemble une magnifique bibliothèque ; peu avant sa mort, il projette même de construire, pour abriter ses livres, une sorte d'immense tour de Babel, du haut de laquelle il prononcera ses prêches. Quant à ses paroissiens, loin de les négliger, il leur offre cadeaux, banquets, et se conduit à leur égard comme un grand seigneur médiéval régnant sur ses sujets au cœur d'une inexpugnable forteresse de montagne. Il y reçoit aussi des invités de marque : outre Emma Calvé, un secrétaire d'État à la Culture et, plus étonnant pour ce simple prêtre de campagne, l'archiduc

Johann de Habsbourg, cousin de l'empereur d'Autriche François-Joseph. Des relevés bancaires révéleront plus tard que Saunière et l'archiduc ont ouvert le même jour deux comptes consécutifs, et que le second a versé au premier une somme substantielle.

Les autorités ecclésiastiques commencent par fermer les yeux. Mais après la mort de l'ancien supérieur de Saunière à Carcassonne le nouvel évêque exige des explications. Saunière refuse, avec hauteur et une certaine impudence, d'avouer l'origine de ses fonds puis d'effectuer la mutation demandée par l'évêque. Celui-ci, sans plus de preuves, l'accuse alors de simonie et le fait suspendre par un tribunal local. Saunière en appelle au Vatican qui le disculpe aussitôt et le rétablit dans sa charge...

Le 17 janvier 1917, Saunière, dans sa soixante-cinquième année, a une attaque, mais cette date est suspecte. C'est en effet la même qui apparaît sur l'une des deux pierres tombales de la marquise de Blanchefort, celle-là même que le prêtre a effacée, et c'est aussi le jour de la fête de saint Sulpice que l'on va retrouver tout au long de cette histoire ; or c'est au séminaire de Saint-Sulpice que Saunière a remis ses documents aux mains de l'abbé Bieil et d'Émile Hoffet. Le plus curieux en ce qui concerne cette attaque du 17 janvier est que cinq jours auparavant, le 12, ses paroissiens ont constaté que leur curé semblait en excellente santé ; pourtant ce même 12 janvier, selon un reçu en notre possession, Marie a commandé un cercueil pour son maître...

Le prêtre de la paroisse voisine est appelé pour entendre la dernière confession du mourant et lui administrer l'extrême-onction. Il s'enferme dans la chambre, mais en ressort peu après, dans un état tout à fait anormal selon un témoin oculaire. Un autre affirme que jamais plus on ne le verra sourire, un troisième enfin qu'il tomba dans un état dépressif qui devait durer plusieurs mois. Peut-être ces récits sont-ils exagérés, mais ce qui est certain, c'est que le prêtre refusa les derniers sacrements à son confrère...

Le 22 janvier, Saunière meurt donc sans avoir reçu l'absolution. Le matin suivant son corps est assis dans un fauteuil sur la terrasse de la villa Bethania, vêtu d'une robe magnifique ornée de glands cramoisis, et de nombreux visiteurs, parmi lesquels quelques-uns ne sont pas identifiés, défilent un à un, certains d'entre eux arrachant même à ses vêtements des glands souvenirs. Jamais aucune

Mise en page par
Pixellence/Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EUCN000784.N001
Dépôt légal : octobre 2016